

Revue de Presse



**Turandot ou le congrès des blanchisseurs
de Bertolt Brecht / Compagnie T.O.C.**

**Fabrik Théâtre, Festival Off d'Avignon, juillet
2009**

Compagnie T.O.C

Adresse : 140 rue du Faubourg St Antoine 75012
Paris

Tel : 01 40 19 94 38

Email : compagnietoc@yahoo.fr

Table des matières

CONTRETEMPS / SEVERINE CHAUVEL / 7-07-09	3
LES TROIS COUPS / OLIVIER PANSIERI / 10-07-09	4
A PARAITRE / DIANE SCOTT / 10-07-09	5
DECRYPT.BLOG.LEMONDE.FR / EDITH RAPPOPORT / 12-07-09	7
RUE DU THEATRE / SEBASTIEN COTTE / 12-07-09	8
THEATRE DU BLOG / PHILIPPE DU VIGNAL / 13-07-09	9
L'HUMANITE / MARIE JOSE SIRACH / 17-07-09	11
LA TERRASSE / CATHERINE ROBERT / 21-07-09	12
LA MARSEILLAISE / HENRI LEPINE / 27-07-09	13
LIBERATION / RENE SOLIS / 28-07-09	14
AVIGNEWS.COM / COLIN / 29-07-09	15

Contretemps / Séverine Chauvel / 7-07-09

Culture : De l'usage des In-Tellect-Uels. Un Brecht à Avignon.

Quand le capitalisme et l'absence de planification conduisent à une surproduction de coton, l'économie de l'Empire chinois vacille. Pour faire remonter les prix du coton, l'empereur décide le sacrifice discret des récoltes. Les Tuis, c'est-à-dire les In-Tellect-Uels de la cour, sont alors convoqués en hâte pour dissiper fumée des ballots et colère du peuple, à grands coups d'effets de manche.

La dernière pièce de Brecht, *Turandot ou le congrès des blanchisseurs*, est mise en scène au festival d'Avignon par la jeune compagnie Théâtre Obsessionnel Compulsif. Le parti pris de rendre visible la mise en scène et le *work in progress* du travail des comédien-ne-s permettent d'articuler ressorts comiques et mise en abîme du pouvoir manipulateur du langage. L'énergie collective des comédien-ne-s et l'actualité si cruelle du texte font de ce spectacle, très rarement monté, une des perles du Off d'Avignon.

Tous les jours sauf le mardi, à 22h au Fabrik' Théâtre à Avignon.

Les trois coups / Olivier Pansieri / 10-07-09

Si Brecht m'était (dé) compté

C'est reparti ! Nous revoilà arpentant gaiement le labyrinthe du Off avignonnais à la recherche de pépites dramatiques. Celle-ci gît au-delà des remparts, boulevard Limbert, à la Fabrik Théâtre. Il s'agit de « Turandot ou le Congrès des blanchisseuses » de l'inoxydable Bertold Brecht, dans une mise en scène survoltée de Mirabelle Rousseau. Sa troupe, le TOC (Théâtre obsessionnel compulsif), fait subir au prêchi-prêcha du dramaturge allemand un traitement de choc qui le décape sans le doper. La troupe a beau se démener comme une belle diablesse, cette parabole cotonneuse reste bien vieillotte.

Il était une fois un empereur de Chine qui faisait monter les cours du coton en le stockant dans ses entrepôts. Son frère Yau Tel était un parasite compliqué, sa mère une empoisonneuse (au propre comme au figuré), sa fille Turandot une nymphomane d'un genre spécial : elle ne désirait que des intellectuels. Un cas. Pendant ce temps-là, naturellement, le peuple, lui, mourait de faim. Quand il ne se prostituait pas dans les maisons de thé, il était rançonné par Gogher Gogh, bandit inculte. Ah, si seulement tous avaient pu lire Kay Ho (Mao Zedong) !

Scénographie sans surprise de loges sur les côtés avec les obligatoires penderies de costumes. Installation un rien laborieuse de pupîtres d'écoliers, qui servent de scène. On échappe heureusement aux acteurs attendant leur tour en coulisse au nom de la fastidieuse distanciation. Ici pas de temps à perdre avec ce genre de chichis. Les artistes se changent à vue, à toute vitesse, au moyen d'oripeaux approximatifs et de coiffes en papier. Ils beuglent indifféremment leurs textes et les didascalies. Tout est fait dans l'urgence, voire dans la panique. Le spectateur n'attend pas ! On a l'impression de dîner pendant un siècle dans un fast-food. L'ennui, c'est que, dans l'assiette, il n'y a pas grand-chose. Pourquoi tant de hâte ?

Excellente prestation de Grégoire Tachnakian dans le frère fourbe et un joli monologue sur l'art de la lèche, heureux rajout à cette rengaine didactique. Nicolas Cartier sauve, si j'ose dire, les meubles de son empereur niaiseux à souhait. Étienne Parc fait d'abord sa mauvaise tête, puis fort bien le gangster Gogher Goh. Coup de chapeau à Estelle Lesage, qui passe du mandarin retors au paysan le plus ignare avec aisance. La mise en scène pourrait mieux utiliser le potentiel comique et sensuel d'Émilie Paillard, qui incarne Turandot mère et fille.

Tous ces gens sont bourrés de talent. Qu'on leur donne un texte !

Olivier Pansieri

A paraître / Diane Scott / 10-07-09

Turandot ou le congrès des blanchisseurs (bertolt brecht, le t.o.c., fabrik théâtre, 9 juillet 2009)

Turandot appartient à cette jeune famille de spectacles que je qualifierais momentanément de théâtre direct, mais pour remplacer la notion par une autre plus congruente dès que possible. Le principe d'écriture qui préside à cette forme théâtrale est l'idée que l'on va se débarrasser du théâtre - son illusion - ce qui bien sûr ne fait que renforcer la représentation, et c'est sur cette dialectique du « moins je fais semblant d'en faire, plus j'en fabrique », que ce type de spectacles se construit. Actualisation du principe de la mise en abîme, en somme, mais avec une couleur désinvolte. Il règne tout au long de Turandot une fausse négligence, une sorte de léger mépris pour l'acte lui-même, qui s'appelle la parodie et qui est bien une donnée transversale à l'époque. On trouve les mêmes données de base avec le collectif de travail réuni autour de Gwenaël Morin (Les Justes, Albert Camus, Théâtre de la Bastille, saison 2008-2009), on peut penser aussi, mais plus lointainement, au travail de Joris Lacoste (Purgatoire, Théâtre de la Colline, 2007) - significativement il s'agit dans les deux cas de collectifs d'artistes. Ce parti-pris « abolitionniste » induit un ensemble de codes : lecture des didascalies, changements de plateaux à vue, interpellation des comédiens par leurs propres prénoms, mise en scène des relations entre comédiens par-dessus (par-dessous ?) les relations entre les personnages. Paradoxe donc d'un théâtre qui s'annonce comme revenu de l'illusion comique, et qui use de recettes comiques parfois éculées - mais qui ne lassent pas tous les spectateurs... On en arrive donc à l'équation amusante : plus je tente de casser le principe de la représentation en la dénonçant comme telle, plus je lui en rajoute une couche. Le théâtre, c'est comme la vie, on n'en sort pas. Fantasma de la couture comme esthétique, ou esthétisation du travail. Fantasma d'une herméneutique mise à plat - jeu avec du commentaire savant sur la pièce, par exemple. Cela induit ses codes, cela induit aussi ses matériaux : pauvres, de récupération, scotchs, papier journal, carton, avec des effets de décrochages de registres - on a ça aussi avec le travail d'Yves-Noël Genod mais dans une tout autre perspective. Cela induit aussi un esprit, enfantin, un peu potache, que le matériel de la salle de classe supporte et prolonge.

L'invention de cette forme est déterminée probablement par l'âpreté actuelle des conditions de travail, économiques et symboliques, d'où des collectifs, d'où des textes politiques, d'où une génération particulière. Autant d'éléments qui apparaissent à des degrés et en nombre divers dans les spectacles d'une certaine tranche de jeunes

metteurs en scène, majoritairement nés dans les années 1970. Dans ce tableau général, des différences notables apparaissent. Et ce Turandot développe un univers très différent de celui des Justes de G. Morin par exemple. Parce que d'une certaine façon il trahit son propre principe et que quelque chose se réintroduit par là : le spectacle construit un univers à la fois « à l'arrache » et méticuleux, où l'on semble faire feu de tout bois de manière à jouer coûte-que-coûte, et ce qui est assez beau avec ce Turandot c'est que ce « coûte-que-coûte » construit un plateau que je ne me suis pas lassée de regarder. (Il y a dans la pensée de ce spectacle un jeu d'amour-haine de sa propre pauvreté qui donne une substance théâtrale, pulsionnelle, à l'ensemble.) Ce principe de mise à vue du travail conduit-il à une sorte de fétichisation de la couture, du matériau, de la mise en œuvre plutôt que du produit ? Assurément. C'est là qu'il faudrait dire quelque chose du motif de la table, que l'on trouvait aussi dans Les Justes, qui traverse les spectacles du collectif T.O.C., qui apparaît nécessairement dans ce jeu du gant retourné. Centralité de la table de travail, dans le spectacle sur Kleist vu à Gennevilliers il y a quelques années, comme dans ce Turandot, où elle est à la fois plateau miniature - belle idée de la maquette, microcosme, comme si le plateau à l'avant du bureau était une projection par homothétie, comme s'il y avait, ainsi, trois plateaux emboîtés les uns dans les autres - ; bureau des dramaturge et metteur en scène ; métonymie de toute pédagogie que le motif de la table de classe répète à l'envi.

Effets de cette forme ? Assurément anti-contemplative dans sa forme explicite, bien que l'objet se laisse attraper aussi par là, joyusement. Avec Turandot, ce sens de l'organisation, le fourmillement, l'espace très équilibré que le Fabrik Théâtre vient apporter, avec le double-fond, se prêtent bien au dispositif. Mais avant tout il en va d'un théâtre-outil, qui entend donner des armes de pensée, et le choix de Brecht et de cette période de son œuvre, le Brecht « chinois » comme dit Müller, n'est pas anodine. Ce théâtre que je qualifierais momentanément - c'est déjà mieux, mais ce n'est pas satisfaisant - d'herméneutique parodique, est clairement une actualisation de la distanciation brechtienne.

Et on reparlera une autre fois de ce qui s'y pressent de peur du vide et que les injonctions du parti-pris semblent autoriser...

Diane Scott

TURANDOT OU LE CONGRÈS DES BLANCHISSEURS (134)
Fabrik Théâtre Avignon 12 juillet

De Bertolt Brecht, mise en scène Mirabelle
Rousseau, T.O.C. Théâtre

Cette dernière pièce de Brecht restée inachevée rend bien compte de notre époque de marchandisation à tous crins. L'empereur de Chine déstabilisé par une surproduction de coton, menace d'abdiquer. Il convoque les Tuis, des « Tellectuel-in », des Intellectuels blanchisseurs d'opinion à la solde du pouvoir, pour qu'ils expliquent au peuple les raisons de la disparition du coton, organisée par le pouvoir sur le marché . Les huit comédiens jouent la cinquantaine de personnages avec une énergie pleine d'humour, se présentant entre deux rangées de portes manteaux, coiffés de chapeaux en papier, changeant de costumes et de personnages à vue, juchés sur des pupitres de salle de classe. Le sujet est d'une actualité brûlante : « ... l'art de la lèche, il faut l'apprendre. Ce n'est qu'au prix de l'endurance et de l'exercice qu'on parvient à dépasser le léchage de bottes vulgaire qui court les rues, et c'est seulement quand la fantaisie s'ajoute à la patience, qu'on devient un maître. » (Brecht). Malheureusement la durée du spectacle, plus de deux heures, dilue le plaisir et la surprise du début. Ce Théâtre Obsessionnel Compulsif créé voilà dix ans est pour moi une belle découverte.

Rue du théâtre / Sébastien Cotte / 12-07-09

Critique - Théâtre - Avignon Off Turandot ou le
Congrès des blanchisseurs Un Congrès réussi Par
Sébastien COTTE
Publié le 12 juillet 2009

Travaillant sur un texte peu connu de Bertolt Brecht, la compagnie le T.O.C. nous présente un travail de qualité qui, dépassant la visée politique de la pièce, révèle une véritable réflexion théâtrale autour du texte et de son interprétation.

C'est une vieille habitude de Brecht de s'approprier des œuvres théâtrales et littéraires pour les adapter à sa vision d'un théâtre didactique. Ici, la cruelle Turandot, de l'opéra de Puccini, est reprise et détournée pour incarner la folie du totalitarisme sur fond de dénonciation du Grand Capital. Pot-pourri des thèmes favoris du dramaturge (guerre, résistance, totalitarisme, manipulation, etc.), la pièce, riche mais en partie inachevée, souffre d'une fin un peu bâclée. Mais ce handicap de départ est habilement mis à profit par un travail intelligent autour de l'idée d'un théâtre-brouillon.

Soixante-dix-sept personnages, incarnés par huit comédiens, pour un résultat parfaitement compréhensible, et sans baisse de rythme, c'est un véritable tour de force ! La mise en scène, façon « tout-sur-scène-pas-de-coulisse », commence à un devenir un classique, mais elle reste néanmoins efficace et tout à fait en concordance avec la volonté de distanciation propre au théâtre de Brecht. Briser la mimésis, pousser le spectateur à réfléchir sur le fond du texte mais aussi sur sa forme et son interprétation sont des préoccupations centrales dans cette production.

Sur scène, on s'interrompt, on casse les accessoires, on regarde son texte, on déclame les didascalies ; c'est le désordre, mais un désordre organisé. Face à ce résultat dérangeant, le spectateur s'interroge sur la limite du prévu et de l'involontaire, de l'orchestré et de l'improvisé. Dérangeant, mais pas désagréable. Du théâtre fait avec amour, du vrai théâtre !

Sébastien COTTE, Avignon

Turandot ou le congrès des blanchisseurs

C'est la dernière pièce -inachevée- de Brecht mais, disons le tout de suite, pas vraiment la meilleure, et c'est un euphémisme... Il y a parfois quelques délicieuses senteurs d'Arturo Ui mais, si la pièce s'inscrit dans la démarche didactique de Brecht, elle n'est pas du genre léger- léger, et on a vite compris le propos de Brecht qui nous assène pendant deux heures une leçon de morale sur fond de crise économique, de dévaluation de la monnaie mais aussi de descente aux enfers de l'intelligence et de la pensée... Cela se passe en Chine: l'Empereur convoque les Tuis pour un congrès exceptionnel (les Tuis sont des In-tellect-Uels qui ne craignent pas de soumettre au pouvoir: ce sont, nous explique assez laborieusement Brecht, les blanchisseurs d'opinion, et c'est, insiste-t-il, toute la difficulté pour un intellectuel de vivre et de continuer à penser dans une société dont les valeurs sont soumises aux lois du capitalisme..

Reste à mettre en scène cette pièce assez estoufadou avec quelque 77 personnages! Le parti pris de Mirabelle Rousseau est séduisant: pas de décor mais de simples portants de chaque côté avec tous les costumes nécessaires par dizaines: et, dans le fond de scène, des tables d'école en vrac qui serviront de praticables à la demande. Les didascalies sont lues par deux jeunes femmes qui dirigent la répétition depuis la grande table au premier plan: ce n'est pas nouveau mais l'effet comique est garanti. Comme les jeunes comédiens sont plutôt du genre efficace et ont une excellente diction, cela marche bien, disons pendant la première demi-heure. Mais on se lasse très vite des changements de costume à vue, des déplacements fréquents de table et de cette application répétitive de didascalies: cela tourne au procédé: "la représentation, dit Mirabelle Rousseau, se constitue comme expérience dramaturgique collective, un théâtre-brouillon dans lequel on joue vite, on s'interrompt"... Bon, on veut bien, mais pourquoi le public servirait-il d'otage à ce théâtre-brouillon! Sans vouloir jouer aux vieux croûtons, le Théâtre du Soleil et Ariane Mnouchkine s'y prenaient mieux et n'auraient pas été chercher ce fond de tiroir de Brecht... Trouver de bons textes, quelle qu'en soit l'origine, fait aussi partie du métier théâtral; c'est par là aussi que tout commence, pour tout type de spectacle.

Même s'il y a, dans Turandot, quelques bons dialogues et des moments assez réjouissants, comme cette fausse apologie de l'art de la lèche, où l'on retrouve toute la verdeur du jeune Brecht, même si Mirabelle Rousseau a su imposer un rythme efficace, et possède à l'évidence une bonne gestion de l'espace, un ennui de premier ordre commence à s'installer assez vite, d'autant que

l'on suffoque de chaleur...On aimerait bien voir ces huit jeunes comédiens qui font déjà preuve d'un solide métier et qui ont visiblement du plaisir à jouer ensemble, dans une autre pièce où l'on pourrait trouver un véritable plaisir.

Il ne faudrait jamais oublier que des gens ont été à jamais dégoûtés du théâtre dans les années 70, parce qu'on leur avait infligé des mises en scène de pièces mineures du grand Brecht, parce qu'il fallait à l'époque absolument monter un Brecht pour être dans le vent, et cela durait souvent deux bonnes heures, comme c'est le cas avec Turandot...Alors à voir? oui, si vous voulez absolument aller comment de jeunes comédiens sympathiques s'emparent de Turandot dans une mise en scène intelligente ; non, si vous redoutez le bavardage au théâtre et les leçons de morale répétées jusqu'à épuisement... Voilà, vous êtes prévenus!

Philippe du Vignal

L'Humanité

VENDREDI 17 JUILLET 2009



CULTURE

63^e FESTIVAL D'AVIGNON

Le yin et le yang selon Brecht

OFF Turandot ou le congrès des blanchisseurs est la dernière pièce du dramaturge allemand. Le TOC s'en empare, avec une jubilation contagieuse.



Il y a dans cette pièce une énergie brute de décoffrage, une volonté de jouer jusqu'à en avoir le tournis.

Envoyée spéciale

Turandot, fille de l'empereur de Chine, nymphomane attirée exclusivement par les intellectuels, traque le mâle pensant. Dans cette Chine impériale de pacotille où l'empereur abdique pour un oui ou pour un non, il n'y a guère que dans la confrérie des Tuis qu'elle trouve son bonheur. Les Tuis étant des penseurs officiels qui, pour quelques sous, vous vendent des pensées toutes faites et autres formules à l'emporte-pièce. En bref, des faiseurs d'opinion, des manipulateurs de la langue de bois, de teck, voire d'ébène. Pour des raisons vénales, l'empereur détourne toute la production de coton afin de faire grimper les cours. On imagine les conséquences pour le chinois lambda, les tailleurs d'habits, les

paysans... Pour justifier l'injustifiable, l'empereur convoque un congrès des Tuis : l'emportera celui qui trouvera l'excuse la plus plausible à l'arnaque impériale.

Brecht s'amuse comme un fou. Il y a là, au bas mot, plus d'une soixantaine de personnages qui vont et viennent, parfois pour ne prononcer qu'une seule phrase et disparaître. Et si la fin de la pièce est un peu brumeuse, on devine les références à ses propres textes (*Sainte Jeanne des abattoirs*, *Baal*) ou à d'autres auteurs, enfin, à Shakespeare. On imagine les difficultés pour monter une telle entreprise avec huit comédiens, quelques tables et chaises, des vieux costumes. Mirabelle Rousseau, dans sa mise en scène, n'élude rien et prend la pièce à bras-le-corps avec un désir de faire théâtre de tout

bois. Tout est là, les décors qu'on entrepose et qu'on utilise selon les besoins, les costumes sur leurs cintres. Pas de temps mort dans ce chassé-croisé volubile et impertinent, dans cette mécanique implacable où les arcanes du système et du pouvoir sont joyeusement brocardés. La distanciation brechtienne est là, dans ce didactisme revendiqué de l'auteur qui nomme les personnages, utilise des grands panneaux pour souligner, décrypter l'action dans le souci qu'aucun spectateur ne s'égare.

On voit les acteurs à l'œuvre, la pièce se caler sous nos yeux. Tous sont totalement impliqués dans le jeu, traversent le plateau à des allures vertigineuses, montent sur des échafaudages pour se livrer à des joutes verbales politiquement correctes sous

l'œil goguenard de l'empereur et le regard coquin de Turandot...

Il y a là une énergie brute de décoffrage, une volonté de jouer jusqu'à en avoir le tournis. Sur le tard, le personnage incarné par Étienne Parc – qui sert de bouche-trou dans la distribution et se venge, au final, sur ses pairs en endossant le rôle du méchant – se délite quelque peu. Est-ce le texte qui s'essouffle ? Cela dit, il faut saluer ce moment de théâtre, inventif et joyeux, qui parvient à nous faire oublier quelques-unes de nos déconvenues théâtrales, ailleurs, dans le Festival.

Marie-José Sirach

À la Fabrik Théâtre (attention, hors les murs, 32, bd Limbert) à 22 heures, jusqu'au 31 juillet. Rés. : 04 90 86 47 81.

Turandot ou le Congrès des blanchisseurs

La jeune compagnie T.O.C. propose une mise en scène inventive, foisonnante, dynamique et rigoureusement rythmée de la dernière pièce de Brecht. Un travail de qualité, généreux et intelligent.

Soumis aux exigences comptables et otages de l'investissement financier que représente un mois d'installation et de jeu à Avignon, nombreux sont les artistes qui limitent la prise de risque en présentant des spectacles aux formes invariables : un ou deux comédiens, un auteur connu, une pièce drôle (ou supposée l'être...) et une mise en scène plan-plan. Les propositions ont tendance à manquer d'originalité, d'audace et d'inventivité, à quelques rares exceptions près. Parmi ces dernières, le travail de la compagnie T.O.C. est une joyeuse surprise et rend le festival à sa définition de creuset bouillonnant où la jeunesse, la créativité, l'imagination et la recherche s'expriment de façon réjouissante et périlleuse. Mirabelle Rousseau, jeune metteur en scène qui orchestre les talents qu'elle réunit dans ce projet pétillant, propose une lecture à la fois festive, allègre et assurée de la dernière pièce de Brecht. Turandot ou le Congrès des blanchisseurs met en question, dans une Chine de pacotille, le pouvoir rhétorique des intellectuels à la solde de l'Etat, prêts à soutenir, en sophistes vénaux, n'importe quelle assertion et n'importe quel choix politique. L'empereur ayant décidé par caprice et calcul de dévaluer le coton, les blanchisseurs d'opinions sont chargés de justifier sa décision et de légitimer la misère qu'elle entraîne. Mais plus fort encore que les intellectuels, l'homme providentiel s'empare du pouvoir et finit de détruire la culture que les premiers avaient commencé de trahir en servant l'injustice. Brecht s'ingénie à multiplier les personnages, les références littéraires, philosophiques et historiques jusqu'à composer un chaos que Mirabelle Rousseau et les siens parviennent à ordonner avec autant d'efficacité que d'ingéniosité. Quelques costumes, des éléments de décor récupérés et détournés, des bouts de ficelle, des chapeaux en papier et des pancartes en carton : la modestie des moyens est aussi grande que l'est la capacité créatrice à les utiliser. Ça fuse, ça bondit, ça rebondit, ça cavale et tournoie avec une énergie formidable et une intelligence dramaturgique et scénique qui rend tout lisible, compréhensible et saisissant. Les effets de distanciation sont impeccablement réglés et l'idée formidable qui consiste à calquer la forme de la représentation sur le fond du récit est excellemment réalisée. Une telle maturité alliée à tant de fraîcheur font un théâtre enthousiaste et enthousiasmant, à impérativement découvrir !

Catherine Robert

Lundi 27 juillet 2009 La Marseillaise

Fabrik Théâtre. Une interprétation très dynamique de sa Turandot.

Brecht dans la cour de récréation

■ Monter du Brecht aujourd'hui n'est pas sans soulever au départ certaines questions à propos de sa théorie du « théâtre épique ». Un théâtre non aristotélicien, sans catharsis, mais qui peut sans doute aussi éviter un didactisme susceptible aujourd'hui de quelque leurdeur : le spectateur du début du 21ème siècle, égaré dans une surinformation à l'idéologie douteuse, n'est plus celui de la première moitié du 20ème. Mais que devient alors cette fameuse « distanciation » qui fondaient son écriture et sa dramaturgie ? « Turandot ou le Congrès des Blanchisseurs » est la dernière pièce - inachevée - de Brecht. Son thème demeure très actuel. Il traite du rôle des intellectuels dans le blanchiment d'opinions. Pour le traiter, le T.O.C. a choisi un décor particulier : celui d'une improbable cour de récréation de collège. Huit comédien(ne)s interprètent tout à tour les 77 personnages. Les éléments du décor ce sont surtout les bureaux de classe en abyme conjoints. Les changements de costumes - et de personnages - se font à vue. Le rythme du spectacle est échevelé et donne l'impression fallacieuse d'un joyeux fouailler, celui d'un théâtre ludique sans cesse, joyeusement, en train de se construire et de se déconstruire. Toutes ces options de mise en scène ou en espace contribuent largement à créer un rapport de distanciation entre le spectateur et le spectacle. Comme dans les jeux d'enfants où

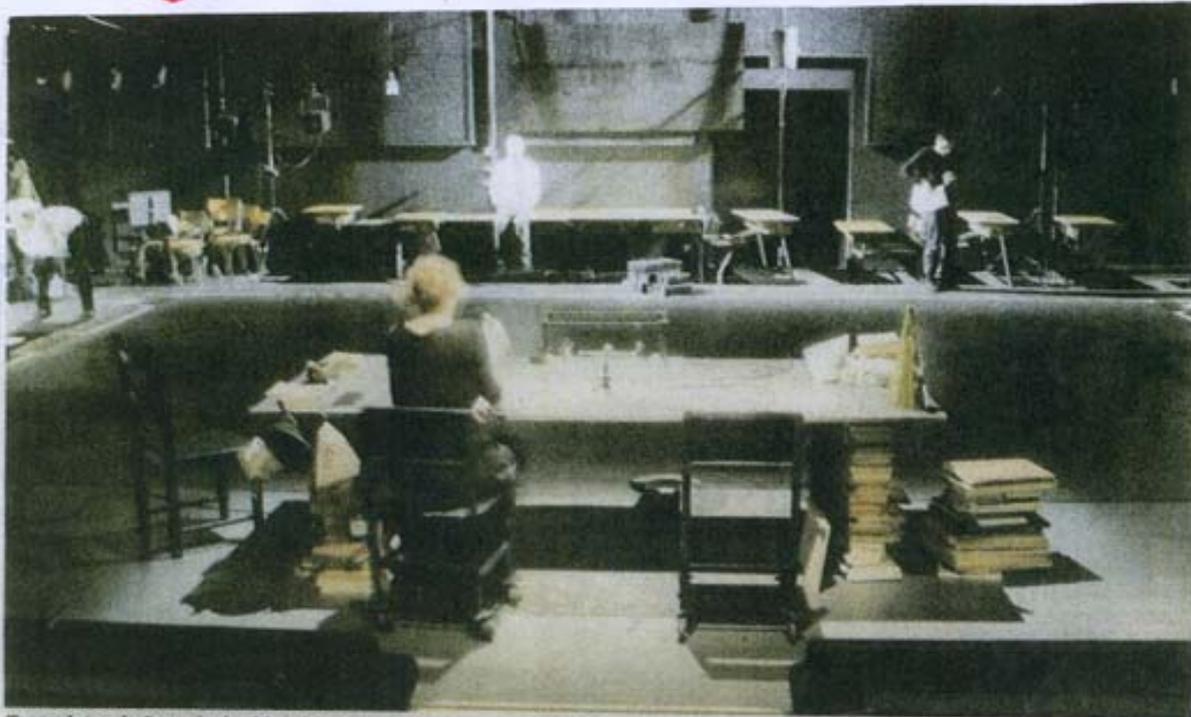


Des comédiens d'un dynamisme protéiforme.

l'un dirait : « Je serais l'empereur de Chine... toi, tu serais le premier ministre... » etc. jusqu'à changer d'emploi au moindre prétexte, tout comme est empereur de Chine qui, justement, menace de démissionner à tout bout de champ. Tout cela sur un fond de subtile analyse d'un sujet ô combien actuel : la langue de bois, la lèche pseudo intellectuelle et le blanchiment (d'où le terme de « blanchisseurs ») systématique des messages politiques à destination du peuple. La mise en scène de Mirabelle Rousseau utilise au maximum toutes les possibilités qu'offrent ces choix dramaturgiques de Muriel Mauguy. Tous les comédien(ne)s seraient à citer pour leur dynamisme protéiforme. Quant au public, il prend manifestement un réel plaisir devant ce spectacle qui conjugue allégrement intelligence et festivité.

HENRI LÉPINE

▲ Tous les soirs à 22h



Turandot ou le Congrès des blanchisseurs par la compagnie T.O.C. PHOTO: C.

Théâtre ▶ Mirabelle Rousseau met en scène la dernière pièce, restée inachevée, de Brecht. Une prouesse efficace et péchue.

«Turandot», un brouillon bien structuré

Turandot ou le Congrès des blanchisseurs de BERTOLT BRECHT, mis en scène par Mirabelle Rousseau. Fabrik Théâtre, 22 h, jusqu'au 31 juillet.

«**H**uit comédiens jouent les soixante-dix sept personnages dans un décor de cour de récréation. La représentation se constitue comme une expérience dramatique collective, un théâtre brouillon dans lequel on joue vite, on s'interrompt, on biffe, on commente, on change d'avis... on reprend !»

Le spectacle de la metteuse en scène Mirabelle Rousseau est exactement conforme à cette note d'intention. Son choix s'est porté sur *Turandot ou le Congrès des blanchisseurs*, dernière pièce de Brecht - restée inachevée - vaguement inspirée de Carlo Gozzi dont les librettistes de Puccini tirèrent aussi le célèbre opéra.

Milicos. Le *Turandot* de Brecht, commencé en 1953, comporte en effet 77 personnages, et une intrigue plus que touffue, dont on peut tirer un fil central. Sur fond de crise économique, l'empereur de Chine convoque les Tuis (les intellectuels du royaume) pour qu'ils l'aident à justifier auprès du peuple l'effondrement du prix

du coton. Les intellectuels se révèlent totalement dépassés et leur congrès tourne au désastre. Profitant de la confusion, un aventurier parvient aux portes du pouvoir en s'appuyant sur des milices qui sèment la terreur, tandis que les armées étrangères sont aux portes du palais.

Les huit comédiens de la compagnie T.O.C. (pour Théâtre obsessionnel compulsif) ne se contentent pas de jouer cela vite, comme Brecht le préconisait en avant-pro-

Le chaos très maîtrisé qui règne sur scène a des résonances actuelles certaines. Turandot raconte un monde où tout s'achète et se vend, y compris les opinions et les pensées, où plus rien n'a de valeur véritable, hormis la force.

pos. Ils le font avec une intelligence nourrie de toute évidence par une très longue fréquentation du texte. La prouesse n'est pas seulement technique - des portants de chaque côté de la scène leur permettent de changer de costumes et d'accessoires à toute vitesse, et ils en font un jeu d'enfants. Elle est surtout dramaturgique. Ils ont le chic pour démêler tout, en s'appuyant largement sur les indications scéniques de l'auteur qu'ils intègrent au spec-

tacle, mais en puisant aussi dans leurs propres références, n'hésitant pas à brandir un écriteau où ils ont écrit *de Roi Lear*, *Macbeth* ou *Arturo Ui*, quand les rapprochements leur semblent pertinents.

Il y a des moments formidables, dont la description détaillée de l'art de la lèche: «Ce n'est qu'au prix de l'endurance et de l'exercice qu'on parvient à dépasser le léchage de bottes vulgaire qui court les rues, et c'est seulement quand la fantasia s'ajoute à la patience qu'on devient un maître».

«Bottes». Le chaos très maîtrisé qui règne sur scène a des résonances actuelles certaines. *Turandot* raconte un monde où tout s'achète et se vend, y compris les opinions et les pensées, mais où plus rien n'a de valeur

véritable, hormis la force. Le texte de Brecht n'a sans doute pas tout au long de la pièce l'intensité que lui prête la troupe. Cela n'enlève rien à la cohérence d'une démarche qui promet. Basée à Paris, soutenue par le théâtre Antoine-Vitez d'Aix-en-Provence et le collectif 12 de Mantes-la-Jolie, la compagnie T.O.C. frappe à la porte de belle manière.

RENÉ SOLIS
(envoyé spécial à Avignon)

Turandot est la dernière pièce de Bertolt Brecht

LE PITCH

En pleine crise économique, l'empereur convoque les intellectuels lors d'un grand congrès afin qu'ils justifient et expliquent au peuple la brusque dévaluation du coton. Dans cette comédie féroce, Brecht s'interroge sur le phénomène de la langue de bois et sur l'inefficacité de la pensée intellectuelle dans une société capitaliste décomplexée. La représentation se constitue comme une expérience dramaturgique collective, un théâtre-brouillon dans lequel huit comédiens interprètent 77 personnages avec fureur et jubilation.

L'AVIS DU FESTIVALIER

Le thème de Turandot résonne aux oreilles de notre présent soumis aux lois du capitalisme. En effet, la crise économique, la dévaluation des prix et de la pensée, on connaît bien. La mise en scène est étonnante et laisse place à ce que l'on pourrait appeler "l'envers du décor". On y voit ainsi, des deux côtés de la scène les loges avec des penderies remplies de costumes. Les 8 comédiens se changent tout au long de la pièce dans un rythme effréné aux yeux de tous. Les didascalies sont systématiquement énoncées et le jeu est rapide. Le texte ne s'entend malheureusement pas dans sa globalité car trop chaotique. Dans un premier temps, Turandot surprend et déroute par son aspect "brouillon" mais laisse place à la lassitude sur la fin.